

CHAPUT-LE BARS Corinne

Université de Nantes, Centre de Recherche en Education de Nantes (CREN)- EA 2661

Mots-clés : Algérie, traumatismes, récits de guerre, bienfaits de l'écriture.

Résumé :

Nous avons tous entendu dire que la guerre d'Algérie était une sale guerre, qu'elle était indicible, que beaucoup d'anciens appelés étaient restés traumatisés par cette guerre sans nom. Contrairement à la seconde guerre mondiale, ce conflit a été en effet assez peu parlé. Cependant, depuis la fin des années 90, sans doute grâce à la reconnaissance officielle de ce qui fût une guerre par les autorités, peut-être en raison de l'urgence à raconter ou du temps retrouvé, les soldats commencent à écrire leur histoire. Mais qu'en disent-ils ? Sur quoi portent leurs mots ? Ceux-ci sont-ils source d'apaisement, volonté de transmission, ou sont-ils trop faibles pour réparer les blessures ?

LA GUERRE D'ALGÉRIE RÉSONNE (RAISONNE) CINQUANTE ANS APRÈS

Le verbe résonner¹, emprunté au Latin *resonare*, désigne le fait de renvoyer les sons, de faire un écho, marquant ainsi le mouvement du son en retour. Il signifie aussi produire un son amplifié et s'emploie autant dans sa version métaphorique que concrète.

Après la célébration du cinquantième anniversaire de la fin de la guerre d'Algérie, l'heure est venue de regarder dans la rétroviseur de l'année 2012 et de répondre aux questions suivantes : cette guerre n'avait-elle jamais cessé de s'amplifier, revenait-elle au visage de ceux qui l'avaient faite tel un boomerang ou n'était-elle plus que l'écho lointain de ses tumultes ? Autrement dit, raisonnait-elle aujourd'hui plus qu'elle ne résonnait ou l'inverse ?

Les résultats d'une thèse, soutenue en novembre 2012, et portant sur des récits écrits quarante à cinquante années après la guerre par quatre anciens appelés d'Algérie, nous apprennent que si la résonance est forte et que l'émotion la trahit encore, la capacité à se distancier des événements est encore possible, celle de cicatriser ses blessures aussi, même si le baume qu'apporte l'écriture ne passe que plusieurs décennies plus tard. Nous les présenterons ici en trois temps : le temps des faits, le temps du retour, le temps du récit.

Le récit des faits

Les faits de guerre sont bien entendu les plus nombreux à avoir été décrits puisque tel était le but des narrateurs : rendre compte de la réalité de ce qu'avait été leur service national en temps de conflit armé. A travers ce récit, j'ai pu observer néanmoins des effets de restauration ou de développement de l'estime de soi ou encore des effets de formation grâce ou à cause des événements, parfois à leur insu.

Un environnement souvent hostile

Le premier souvenir évoqué est bien sûr celui du voyage vers l'Algérie. Si l'état de la Méditerranée ne peut être imputable à l'Armée française, en revanche les conditions de traversée infligées aux simples soldats, en fond de cale et sur des transats non fixés au sol, le tout dans la saleté et la puanteur des vomissures, déclenchent la colère des anciens appelés. Lorsqu'ils découvrent la terre algérienne, hormis les conditions pénibles d'attente et de transport, une cruelle déception s'abat sur eux quand ils constatent à quel point ils ont été floués. La civilisation n'est pas passée sur l'Algérie comme on a voulu le leur faire croire.

De surcroît, pour certains, l'angoisse de devenir responsables d'autres hommes les étreint. C'est malgré tout dans cette première découverte, amère, que se dessinent les premières tentatives de comprendre la situation dans laquelle ils sont plongés ainsi qu'une certaine forme d'orgueil d'être, dans le même temps, accueilli en sauveurs.

Autre surprise : la douceur du climat algérien, déclinée par les médias en image d'Epinal, ne s'applique qu'à la bande littorale. Les amplitudes de température sont énormes et les appelés connaissent chaleur et froid violents, canicule, neige ou encore tempête de sable. Comme pour le voyage, ils les subiraient sans colère si l'Armée ne les exposait à leur morsure en les installant au mieux dans des cabanes de fortune, au pire sans abri sous un soleil de plomb ou dans la glace. Malgré l'enfer du baignoire auquel l'un d'entre eux est condamné, il est le seul qui parvient à en retirer un bienfait quand il voit la solidarité se mettre en mouvement.

Enfin, contrairement à la métropole, l'Afrique du Nord est peuplée d'animaux sauvages peu amènes mais aussi de troupeaux plus communs, que les soldats connaissent, mais qu'ils n'ont pas coutume de côtoyer, de nuit, dans un contexte de guérilla. Chacals, sangliers, hyènes, scorpions, vaches ou autres chèvres déclenchent des sensations d'effroi ou d'angoisse, suivies

1 REY, Alain (Dir.). Dictionnaire historique de la langue française, Paris : Le Robert, 2004, 4304 p., p. 3206-3207.

parfois d'un sentiment de soulagement, d'un humour salubre ou encore de fierté d'avoir refusé de céder à la panique.

Des rapports humains entre fraternité et violence

Les quatre anciens appelés décrivent des situations où la solidarité, l'empathie, la confiance les rapprochent de certains camarades ou encore des enfants qui sont confiés à l'un d'entre eux. Cependant, sur la totalité des soldats côtoyés se révèlent parfois des comportements inacceptables : mépris, agressivité, racisme, bêtise, délation, trahison et même pulsions de mort. Dans leurs relations à la population algérienne s'expriment le plus souvent la gêne voire la honte d'avoir malmené les villageois, de les avoir appauvris, terrorisés parfois mais aussi leur rancœur face à des attitudes susceptibles de les mettre en danger.

Malgré de nombreuses tensions, malgré les doutes, malgré l'ambivalence, les narrateurs réussissent à tirer des enseignements de ces observations à la loupe faites, bien malgré eux, sur la nature humaine : ils parviennent à préserver leur propre image en s'expliquant, en s'excusant ou encore en rendant hommage à ceux qu'ils n'ont pas pu ou pas su remercier le moment venu.

Des actions militaires très risquées

La formation d'officier, suivie par l'un d'entre eux, est très dure et renforce l'idée, chez lui, d'une désinformation orchestrée par les autorités. Cet apprentissage exige de se dépasser face à un ennemi beaucoup plus redoutable qu'il ne l'a imaginé. La colère d'être exposé à des dangers, la peur de ne pas réussir les épreuves sont néanmoins contrebalancées par la fierté du surpassement de soi.

Ensuite, la première confrontation au feu de l'ennemi apparaît comme une expérience brutale, effrayante et où, parfois, la peur d'avoir peur peut être aussi angoissante que la peur du danger lui-même. Ce baptême du feu augure aussi d'un questionnement sur la loi du Talion : doit-on, peut-on accepter de tuer ? A la suite de cette première exposition à la mort, les appelés décrivent les faits les plus à même de traduire l'insécurité permanente propre à cette guerre. L'un d'entre eux est plus particulièrement exposé aux attentats du FLN (quatre en tout dont un rayé de sa mémoire). Il décrit ses visions d'horreur, de désolation, le processus de sidération qui l'a frappé, l'effondrement de ses valeurs et, en même temps, sa culpabilité d'avoir peut-être tué un adolescent, même ennemi.

Plus largement, les narrateurs dépeignent cette angoisse quotidienne, sourde, qui ne les lâche pas. Celui qui est instituteur sait qu'il représente la France honnie et les cinq cents mètres qu'il parcourt quatre fois par jour, seul, constituent une menace pour sa vie. Les deux gradés, en plus de la lutte pour leur survie, craignent pour la vie de leurs hommes et mettent en avant leurs efforts pour la préserver. Tous ont eu le souci de se documenter pour aller au-delà d'un simple témoignage et comprendre, informer, expliquer.

Certains participent, à leur corps défendant, à des faits politiques majeurs qui rajoutent au danger. Qu'il s'agisse de l'accueil réservé au Président du Conseil Guy Mollet, responsable du vote des pouvoirs spéciaux, des élections truquées au référendum sur l'autodétermination, du putsch des généraux félons ou encore des attentats organisés par l'OAS, les appelés concernés expriment leur dégoût. Mais ils traduisent aussi leur impression très vive d'avoir vécu des épisodes très importants de l'histoire de cette guerre et d'avoir pu les retracer, les faire mieux connaître et, ce faisant, d'avoir contribué à réhabiliter leur génération.

La rencontre avec sa propre finitude

Trois des narrateurs relatent des faits au cours desquels des soldats présumés du FLN sont tués auprès d'eux voire par eux. Ils avouent parfois le peu d'émotions avec lequel ils y assistent, voire le soulagement qui les habite, et en éprouvent quelque honte. Pour se remettre de ces remords, ils

tentent de s'expliquer et de retrouver les valeurs qui les ont animés jusque-là. Ils valorisent aussi les capacités ou les aptitudes que certains faits ont révélées et expriment l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient de pouvoir faire autrement.

S'agissant de la mort de leurs camarades de combats, que tous ont vécue, l'effroi, la sidération et le sentiment de désolation sont partagés par tous. Passé ce moment, ils expriment de la colère à l'égard des autorités qui ont voulu cette guerre, de la tristesse et de la pitié pour tous ceux qui en ont souffert mais aussi, parfois, un sentiment de soulagement, mêlé de la culpabilité d'avoir survécu.

Malgré l'horreur, ils parviennent à tirer des enseignements de ce qui fait partie, pour eux, des souvenirs les plus effroyables. Comprendre l'enchaînement des événements, les raisons géopolitiques du drame, mieux se connaître dans de telles situations, rendre hommage aux disparus, ne pas les oublier ou encore se soulager du fardeau d'avoir pu, pour un temps, en être tenu pour responsable, tels sont les effets produits par l'écriture de ces faits.

Ils évoquent tous aussi leur indignation quant au traitement infligé aux cadavres. Qu'il s'agisse des corps de soldats français, rendus aux familles dans des cercueils plombés, et que celles-ci ne peuvent ni revoir ni toucher, ou des corps des combattants ou des villageois algériens auxquels le respect le plus élémentaire n'est pas accordé, ils placent cette catégorie de faits extrêmes au pinacle de la monstruosité. Tous manifestent d'ailleurs leur refus, à leur manière, d'adopter ou d'encourager ces comportements indignes et en retirent un peu de réconfort et une fierté toute légitime.

La découverte de l'inhumanité des hommes

Les quatre anciens appelés ont à connaître d'actions militaires assez viles ou peu conformes aux Conventions de Genève sans s'en émouvoir outre mesure, nécessité faisant loi. Ils expriment aussi assez peu de faits ou ressentis sur les délits et crimes sexuels ayant été perpétrés ni, plus largement, sur les pratiques touchant à la sexualité des soldats.

En revanche, trois d'entre eux relatent des faits d'assassinats dont ils sont les témoins indirects. Celui qui est le plus concerné manifeste son immense déception et son dégoût et se déclare soulagé d'avoir pu révéler ce qui a constitué, pour lui, un très lourd secret, durant des décennies.

De la même manière, trois sujets sont confrontés à la torture et en restent choqués. Bien que conscients que des interrogatoires poussés peuvent s'admettre dans un contexte où le terrorisme règne et où des attaques peuvent être évitées, ils n'acceptent pas de telles conduites dans leur propre pays. Ils cherchent donc à comprendre ce qui peut amener des hommes à se porter volontaires et, malgré une culpabilité sourde endossée pour ces hommes-là, ils préservent leur estime d'eux-mêmes en refusant d'y être personnellement associés.

Enfin, deux narrateurs relatent des exactions commises par les soldats du FLN, et notamment l'un d'entre eux, spectateur horrifié de l'éviscération d'un Algérien considéré par les siens comme un traître. Ici, il ne semble pas qu'un quelconque bénéfice ne soit apporté par le récit si ce n'est de dénoncer le pire.

Une guerre massivement condamnée

Les quatre narrateurs expriment leur stupeur et leur colère face à des erreurs de Commandement, des défauts d'équipement ou des failles dans l'organisation. En outre, aucun ne trouve de légitimité à cette guerre : le contexte géopolitique de décolonisation en Asie, et surtout en Afrique, devait convaincre les gouvernants de l'éviter, les Algériens étaient dans leur bon droit en réclamant plus de dignité et réparation ; cette guerre, enfin, n'était pas, pour les Français, une guerre contre un occupant, la seule qui vaille. Par ailleurs, le conflit franco-algérien a fait de tous ses enfants, envoyés au combat, une génération de criminels et l'Etat n'a jamais reconnu sa faute.

Face à cette guerre injuste et inutile, certains des narrateurs trouvent cependant un soulagement à pouvoir faire entendre leur voix ou à revendiquer de petits actes de “résistance”, enclins à préserver le respect de soi.

L’un des auteurs insiste beaucoup sur la séparation entre les familles et les fils, les frères, les maris. Lui-même, séparé de sa jeune épouse, puis de son bébé, exprime sa frustration d’une jeunesse, d’une insouciance et d’amours raptées. Il regrette de n’avoir pas conservé ses correspondances tout en invoquant le caractère intime d’une telle écriture, qu’il a opposée à celui, plus distancié et plus élaboré, d’une écriture rétrospective. Est évoqué également l’abandon, par la France, des Pieds-noirs et des *Harki*, dont certains se sont émus, avec colère, tristesse et honte.

Cela dit, à l’exception de l’un d’entre eux, qui n’a rien écrit en ce sens, les anciens appelés repèrent parfois des effets positifs à cette expérience : il leur arrive de reconnaître avoir éprouvé une certaine fierté d’appartenir à une Armée puissante, venue pacifier, à des opérations d’envergure, à des unités d’élite ou encore d’avoir eu l’occasion de montrer leur courage. L’un des narrateurs explique aussi combien l’expérience l’a fait mûrir et comment les moments d’ennui l’ont forcé à découvrir ou redécouvrir de grands auteurs.

Le récit de leur retour

Trois d’entre eux poursuivent leur récit au-delà de leur libération, ce qui donne des informations sur leur réadaptation. J’ai ici regroupé ces éléments en trois rubriques : le PTSD ou syndrome de stress post-traumatique (qui a pu se manifester déjà pendant le séjour en Algérie), la volonté de retourner sur place pour tenter de trouver un sens à leur aventure extrême et la difficulté, voire l’impossibilité, qu’ils ont eue à la raconter jusque dans la décennie 2000.

Des symptômes de stress post-traumatique avérés

Deux narrateurs racontent combien leur entourage les a trouvés métamorphosés, combien ils se sont sentis victimes d’un exil intérieur, dans une famille qui ne les reconnaissait pas, ou dans laquelle ils se sont sentis étrangers et étrangers.

L’un d’entre eux est même révolté et ne parvient pas à retrouver une place dans une France qui ne le comprend plus et qu’il ne comprend plus. Son parcours de réinsertion sera d’ailleurs atypique puisque, contrairement aux autres, il ne baissera pas les armes. L’OAS entrant en guerre à son tour, il y resterait. Entré dans la clandestinité, chef d’un réseau, aidé par d’anciens Résistants, il s’expose à de nombreux dangers et son comportement peut se comprendre comme une conduite à risques telles que certains vétérans du Vietnam les ont adoptées.

Parallèlement, il se fait un devoir de faire savoir que la torture était instituée comme un instrument de guerre officiel, organisé voire encouragé et prend, là aussi, des risques pour conserver puis communiquer des preuves à un journaliste. Il en ressort fier d’avoir d’abord été cru, puis d’avoir contribué à faire connaître un pan, censuré, de la guerre d’Algérie à l’époque et, enfin, de s’être fait un ami d’un des Historiens les plus réputés.

Outre la métamorphose relatée par deux narrateurs, l’ensemble évoque des reviviscences : cauchemars, visions brutales qui s’imposent à la moindre occasion (bruits, images, odeurs) Malgré la douleur que ces réminiscences provoquent, l’un des narrateurs pressent qu’elles peuvent être utiles à ne pas oublier.

Une tentative de retour sur les lieux du drame

Deux anciens appelés souhaitent revenir sur leurs pas et leur vécu est très différent. L’un d’eux, douze ans après son retour d’Algérie, espère vivement le relèvement du peuple algérien, le second, trente ans après le sien, ne peut que constater avec impuissance les difficultés économiques du pays et regrette la disparition de la pluri-culturalité qui en faisait la richesse.

Malgré ces conclusions divergentes, liées en partie au moment de l'Histoire algérienne où ils s'y rendent, mais pas seulement, des points communs apparaissent. L'un et l'autre sont d'abord habités par la beauté des paysages ; l'un et l'autre sont victimes de réminiscences en retrouvant les lieux où ils avaient souffert. En outre, ils tirent tous deux des enseignements de cette expérience en essayant de comprendre la situation du pays à ces deux moments de son Histoire et ce, en dépit de grilles de lectures opposées.

Une longue période de moratoire imposée à la transmission

De nombreuses raisons poussent les narrateurs à se taire durant plusieurs décennies. La première est une raison d'ordre conjoncturel : la France est en pleine période des Trente Glorieuses et laisse peu de place à l'expression de la tristesse. Les appelés sont donc vécus comme des rabat-joie.

Lorsque certains, autour d'eux, manifestent leur curiosité, ils le font souvent avec maladresse et quand ils obtiennent réponse, la violence des faits rapportés leur explose littéralement à la figure, ce qui ne les incite pas à poursuivre l'échange.

La seule solution qui reste aux jeunes soldats libérés est de garder par devers eux un certain nombre de "souvenirs" de la guerre : objets, photos, carnets, lettres. Ces traces peuvent, du reste, venir contrarier la parole au lieu de la favoriser, l'entourage ayant du mal à supporter d'avoir sous ses yeux les preuves de la souffrance de celui qu'il aime. Elles ont cependant l'avantage d'exister et de demeurer en attente d'une exhumation possible.

Le récit de leur récit

Leur récit livre des informations sur ce qui a été le moteur de leur écriture et sur les doutes qui les a étreints tout en écrivant. Il est aussi l'occasion d'un autre récit dans le récit principal, qui apprend au lecteur leurs autres blessures. Enfin, la forme du récit "parle" : il s'agit plus que de documents, d'une représentation au sens d'un spectacle.

Pourquoi les appelés ont fini par écrire

Les déclencheurs de l'écriture sont trouvés parmi les proches. Amis, enfants, petits-enfants, neveu, ou encore soldats ayant traversé les mêmes épreuves sont ceux qui ont encouragé le passage au récit et/ou ceux à qui celui-ci a été destiné.

Les espoirs placés dans ce récit sont de trois ordres : il s'agit de se libérer métaphoriquement d'une nourriture écoeurante qui pèse sur l'estomac ou d'un objet avalé de travers qui menace d'asphyxie ; il s'agit aussi de vouloir transmettre et de faire partager une expérience extrême et insolite, au plus près de ce qui en a été la réalité, à la fois pour les autres anciens appelés qui peuvent s'y reconnaître mais surtout pour tous ceux qui ne l'ont pas vécue et qui ont le droit de savoir ; d'ailleurs, la troisième motivation, pour les narrateurs, est d'apporter leur contribution à l'élaboration d'une Histoire plus complète des appelés d'Algérie, de cette dernière génération à avoir été conscrite et de leur pénible retour à la vie civile.

Les écueils qu'ils ont rencontrés

Malgré leurs espérances, les narrateurs manifestent, au moment même de l'écriture, par les mots de leur récit, un certain nombre de craintes pouvant être en lien à des sensations perçues à cette occasion, ou l'anticipation de failles dans l'expression.

Le premier écueil, qui a à voir avec les réminiscences évoquées plus tôt, et qui surgissent souvent à cause de perceptions sensorielles voisines de celles ressenties au moment des faits, consiste à faire revenir la souffrance.

Le deuxième est de ne pas parvenir à trouver les mots justes (ou de ne pas en disposer) pour traduire, au contraire, ses souvenirs au plus près du réel et de l'intensité de sa douleur.

Le troisième et dernier écueil exprimé dans les textes est constitué de l'inverse, à savoir de ne pas mesurer les effets produits par les mots sur les lecteurs, alors même que l'on croit s'employer à les rendre recevables.

La mise à profit du récit de guerre

Profiter signifie littéralement tirer avantage et une expression banale consiste à dire de quelqu'un qui est bien parti qu'il pousse son avantage. Eh bien, certains narrateurs profitent de leur récit de guerre, poussent leur avantage, pour se soulager d'autres faits ou d'autres sentiments qui, pour reprendre leurs propres métaphores, leur pèsent sur le cœur.

Deux des narrateurs souffrent d'un échec scolaire qui, bien que très relatif, a blessé leur amour-propre et a laissé dans toute leur existence une trace indélébile. Or ils écrivent, tous les deux, que l'expérience algérienne leur a permis de changer et de s'améliorer. L'un, en devenant psychothérapeute, a choisi un métier « *fabriquant de la vie* », là où les métiers de l'Armée contribuent à façonner la mort. L'autre, en contestant son éducation militariste, a tenté, sa vie durant, d'appliquer les leçons tirées de son Service National en Algérie, en faisant de « *l'existence [...] un bouquet d'amour* ».

Quant au troisième, il se sert de son récit de guerre, en poussant son écriture au-delà des frontières de son retour à la vie civile, afin de pouvoir enfin raconter les circonstances exactes du décès de son deuxième enfant, dans ses bras, offrant ainsi un tombeau de papier à ce bébé si peu "parlé"

Une œuvre véritable

Les quatre récits fourmillent de figures de rhétorique qui sont de préférence employées lors de scènes insoutenables, soit de manière à mettre de la distance avec les émotions, soit de manière à faciliter la réception d'un message. Ces figures de style ont aussi une force esthétique, dans son sens commun, celui de la beauté, et dans son sens originel, qui signifie faire sentir et percevoir.

Toujours pour faire accéder le lecteur au sensible, les narrateurs, qui ont le plus souvent recours au "je" autobiographique, convoquent parfois d'autres personnes que la leur pour se nommer. L'emploi du "tu", du "ils", du "nous" ou encore du "vous" permet d'impliquer davantage le récepteur, de prendre du recul face aux événements mais aussi de laisser une place aux absents.

Si les récits sont majoritairement rédigés au passé, il apparaît que le présent de narration tient une place non négligeable. Choix littéraire le plus souvent, irruption non contrôlée parfois, mais volontairement laissée en l'état, le présent permet de rapprocher les trois temps de la narration, celui des faits eux-mêmes, celui où ils s'écrivent, celui, enfin, où ils sont lus, tendant ainsi à faire se rapprocher le narrateur et le narrataire. Sont également employés d'autres temps, plus rares, destinés à donner plus de vitesse au récit, à exprimer des doutes ou encore à préparer le lecteur à une suite plus cruelle encore.

Quant à la ponctuation, elle reflète à la fois l'intensité des émotions, les questionnements et les hésitations des narrateurs ou encore, quand il s'agit des points de suspension, l'idée d'une vie qui ne tient qu'à un fil.

Enfin, les trois registres de langue sont mobilisés et, notamment, les registres familier et soutenu qui, bien qu'en apparence opposés, témoignent d'une même volonté littéraire affichée. S'y sont ajoutés, chez chacun, des mots spécifiques au contexte algérien des années cinquante-soixante, à savoir des termes militaires, des onomatopées et autres mots argotiques, ainsi que du vocabulaire étranger qui plongent le lecteur au cœur du conflit et de l'époque, comme le font les meilleurs romans.

Une œuvre est un ouvrage qui dure, dit-on. Ici, les récits, si longtemps contenus puis si patiemment élaborés, sont une œuvre au sens de l'objet fabriqué, au sens de la transmission qu'ils permettent, au sens de l'usage que l'Histoire peut en faire aujourd'hui et enfin en tant

qu'instrument de reconnaissance et que production artistique. Autant d'effets conjoints qui permettent de raisonner pour comprendre l'insensé et de résonner pour garder l'émotion vivante.

Bibliographie

REY, Alain (Dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2004, 4304 p.